

☞ *Le sacrifice*

Ce petit essai d'une soixantaine de pages offre un aperçu métaphysique et mystique du mystère du salut dans ce qui en constitue le noyau : le sacrifice rédempteur du Christ. Mais avant même d'en venir au sacrifice historique de la croix et à sa perpétuation sur l'autel, l'abbé Rulleau veut pénétrer la notion de sacrifice en elle-même, son essence, afin de montrer que précisément le sacrifice de Notre-Seigneur n'est pas un sacrifice parmi d'autres, même infiniment supérieur, mais le Sacrifice unique, le Sacrifice absolu, cause exemplaire et réalisation transcendante de toutes les formes de sacrifices de l'histoire humaine.

Jean-Marc Rulleau, dans son premier chapitre (*Mystère*), insiste sur le caractère inexplicable, en termes humains, du mystère du salut et même, antérieurement, de notre connaissance de Dieu : « Dieu est ineffable. Nos paroles ne sont que des balbutiements, impuissants à faire pénétrer l'essence du sacré. Et pourtant nos jugements théologiques sont véridiques. » (p. 2) « Le discours sur Dieu est donc *analogique*. » (p. 7) Cette analogie, l'abbé Rulleau montre bien, dans les chapitres sur la satisfaction, la justice et la propitiation, qu'elle est de toute nécessité, sous peine de verser dans l'absurde ou l'anthropomorphisme : limité par sa connaissance sensible et son intelligence, l'homme ne trouve à parler adéquatement que de ce qui est à sa mesure, accessible à son expérience et à sa raison, à savoir de lui-même : le péché de l'homme envers l'homme, les torts qu'il cause à son prochain, et les réparations ou expiations nécessaires, offrent un sens, semble-t-il, immédiatement perceptible ; mais rapportés à Dieu, les mêmes termes d'offense et de réparation, quoique exacts, n'englobent

plus la réalité de l'événement. Qu'est-ce donc qu'offenser un Dieu qu'aucune offense ne saurait, au sens strict, blesser ou avilir ? En quoi Dieu est-il lésé par le premier péché et la multitude de ceux qui suivront, quand rien ne saurait être ajouté ou retiré à la gloire de Celui qui est Tout ? Qu'est donc cette « colère », terme biblique s'il en fut, d'un Dieu par essence immuable et impassible ? En quoi l'expiation peut-elle apporter quelque chose à Celui qui n'a besoin de rien ni de personne ? Tous ces termes, seuls conformes à notre expérience pécheresse, sont non seulement légitimes mais encore nécessaires : la Tradition scripturaire, patristique et théologique en est garante. Et pourtant, rapportés strictement à leur objet qui est Dieu, ils sont au-dessous de toute mesure. Ils tentent d'exprimer un indicible, un au-delà de nos pauvres faiblesses ou de nos maigres rachats, et c'est en cela que réside le Mystère chrétien. Et l'abbé Rulleau de citer maintes fois, pour ceux qu'une telle pensée pourrait surprendre, la *Somme théologique* où revient fréquemment la notion de « métaphore ».

Au reste, l'abbé Rulleau précise et montre bien l'exigence d'une qualification orthodoxe de ce rapport de l'homme à Dieu ; si l'on accentue l'analogie jusqu'à en faire une allégorie ou un pur symbole, on verse dans le modernisme, ou l'agnosticisme, ou dans toutes les formes de pseudo-mysticisme ; mais si l'on réduit l'analogie, si l'on rapproche excessivement le divin de l'humain, on verse dans le rationalisme, ou le naturalisme, ou plus subtilement dans l'humanisme et le psychologisme. Assurément, les sacrifices des hommes de tous les temps possèdent les caractères de vrais sacrifices (imploration, propitiation, satisfaction...), comme celui du Christ, mais le sacrifice du Christ est autre chose qu'un sacrifice « coefficienté », fût-ce à l'infini ! Il transcende le temps,

l'espace et tout l'ordre du quantitatif. Le mystère, tel que l'Église le propose à la foi (*fides quaerens intellectum*), se situe toujours entre deux déviances, et l'abbé Rulleau, dans cet important chapitre de l'analogie, eût pu ajouter, en exemple, la doctrine de saint Thomas sur les *Noms divins* ou bien le jugement final qu'il porta sur son œuvre, après une célèbre extase à la fin de sa vie : « C'est de la paille bonne à brûler » !

Par ailleurs, l'auteur montre bien, par plusieurs exemples tirés des religions antiques, que l'aspiration au sacrifice d'expiation et de propitiation est le centre obligé de toutes les religions, sans aucune exception, tout comme la nécessité d'un sacerdoce sacrificateur ; et de citer Georges Dumézil et l'anthropologie moderne qui devient, à son corps défendant, un argument d'apologétique puissant. En contrepoint, seule peut-être de l'histoire du monde, la société moderne, bien moins religieuse que les antiques sociétés païennes, méprise absolument et le sens de la faute et la soif d'expiation. Ce dernier thème à lui seul vaudrait un autre ouvrage car il est l'une des clefs du péché contemporain.

La notion de sacrifice étant ainsi entendue, la mort du Christ, sacrificateur et victime à la fois, ne vient pas « seulement » nous ouvrir les portes du ciel : elle explique les sacrifices païens, balbutiements aveugles d'imploration au Dieu méconnu et courroucé ; elle accomplit les sacrifices formels mais vains de la loi mosaïque, elle fonde enfin et confond, pour tout le reste de l'histoire du monde, l'unique sacrifice du Golgotha et de la Messe. Le sacrifice du Christ n'est pas seulement supérieur aux autres sacrifices, il les contient ; il ne vient pas seulement après eux ou avant eux, il est à la fois dans le temps et hors du temps ; sans lui, ils ne sont pas seulement faibles ou

incomplets ; ils n'ont pas de sens, ils ne sont pas.

Reste pourtant mystérieux – et l'abbé Rulleau évoque (trop ?) brièvement cette admirable question – le choix libre et gratuit par le Christ de son sacrifice : « Le péché aurait pu être réparé sans satisfaction de la part de l'homme. De fait, la passion et la mort de Jésus-Christ n'étaient pas absolument nécessaires pour opérer cette réconciliation. En effet, si un magistrat est injuste qui libérerait un criminel, même repentant, sans qu'il ait réparé sa faute, le juge suprême, maître de l'Univers, pourrait très bien ne rien réclamer à l'homme pour lui accorder son pardon. C'est l'enseignement formel de la Tradition. » (p. 32) La Sainte Trinité eût donc pu nous sauver autrement que par le scandale de la croix ; elle eût pu dispenser le Fils de cette immolation révoltante et sublime. Mais la transgression, par le péché, de l'ordre parfait de la création, et l'insulte faite au Créateur infiniment sage et aimant, sont d'une gravité infinie ; « aucune créature, aucun homme ne peut donc restituer à égalité de proportion » (p. 34). La mort d'un Dieu rachète donc éminemment l'offense à un Dieu. Voilà pour l'ordre métaphysique. Mais dans l'ordre même de la nature humaine, composé corporel et spirituel, le sacrifice sanglant du Christ est encore d'une adéquation parfaite à nos aspirations les plus profondes : « L'amour de contrition est l'âme du sacrifice (...). La conversion est douloureuse car elle va contre la volonté elle-même. Elle s'accompagne de la haine du péché, du regret, de la contrition. Et du fait que l'homme est âme et corps, cette douleur est simultanément corporelle et spirituelle. L'amour pénitent, la contrition amoureuse, si elle est vraiment sincère, doit s'accompagner du désir de souffrance. Le corps et l'âme sont un. Leur contrition est une. (...) Il fallait que

l'homme pût voir sensiblement l'amour de Dieu et le contraire de cet amour, qui est le péché. C'est en Jésus-Christ mourant sur la croix que l'homme en découvre l'horreur, c'est dans le Cœur ouvert du Christ que l'homme découvre l'Amour. » (p. 37 et 38)

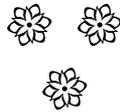
Enfin, non content de s'offrir sur le Golgotha pour notre rachat, le Christ perpétue ce même sacrifice sur l'autel, jusqu'à la consommation des siècles, en un sacrement dont l'abbé Rulleau montre, en son dernier chapitre, la sublime et mystérieuse profondeur. Par le sacrifice de la messe, tous les rachetés peuvent enfin, à la différence des païens ou des juifs de l'Ancienne Loi, vivre réellement, et non plus seulement en figure, l'unique sacrifice rédempteur et s'y incorporer par leurs propres sacrifices.

Voilà donc la trame d'un petit ouvrage très dense dans son expression, nourri de références nombreuses (178 notes renvoyant à la *Somme* essentielle-

ment, mais aussi à sainte Catherine de Sienne, à saint Augustin...), et dont plusieurs thèmes mériteraient à leur tour un développement du même type. Sa lecture fera réfléchir plus d'un catholique, l'intellectuel ou le mystique assurément, mais aussi le routinier qui trouve tout naturel son rachat au prix d'un sang divin ; mais, selon nous, il peut encore faire grand bien au catéchumène ou à la personne « en recherche », que la méconnaissance du sacrifice rédempteur rebute ou effraie. La conclusion de l'ouvrage, notamment, résume admirablement l'économie du salut, pour celui qui en ignorerait toute la grandeur.

Dominique Viain

Jean-Marc Rulleau, *Le Sacrifice*,
Publication du journal *Controverses*
(diffusé par Tradiffusion), 1990, 71 p.,
15 x 21, 12 FS



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !